L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE MATIN, 2 MAI.

Traversée de la Manche

—PAR LE—

CAPITAINE PAUL BOYTON.

Nous lisons dans l'*Echo* :

L'histoire entière est là pour attester que toutes les générations, si diverses qu'elles soient dans leurs opinions, leurs travaux et leurs modes, se ressemblent toutes en un seul point, à savoir que chacune affirme que la suivante dégénère. La tentative que le hardi capitaine Paul Boyton fait en ce moment pour traverser *seul* la Manche, est bien propre, cependant, à relever les prétentions, voire même l'orgueil, des fils du dix-neuvième siècle. L'antiquité, s'il nous en souvient bien, ne nous offre qu'un seul exemple d'une pareille audace, et elle en fut si fière, qu'elle immortalisa le souvenir des rendez-vous que l'amoureux Léandre n'obtenait, de la tremblante Héro, qu'après avoir traversé l'Hellespont. Du reste, la légende a su mettre un enseignement, pour l'avenir, dans la poésie un peu légère qui se dégage de son récit. Chacun sait, en effet, qu'un beau soir Léandre, n'apercevant plus la lumière qu'Héro allumait pour le guider, se noya misérablement. A quelle cause faut-il attribuer l'oubli d'Héro? Question bien délicate que la légende laisse sans réponse, non sans dessein, je crois.—Et chacun reste ainsi parfaitement libre d'y répondre en jetant tout sur le hasard ou en fredonnant la valse de Rigoletto.

Fort heureusement pour M. Boyton, les phares de M. Reynaud sont confiés à des mains moins charmantes, mais plus expérimentées que celles d'Héro, et l'on peut croire que ce n'est pas l'absence de leurs feux qui fera manquer sa téméraire entreprise.

M. Boyton s'est déjà fait une réputation dans le nouveau monde. Toutes les rives américaines retentissent encore du bruit de ses exploits comme nageur, mais ce qui vaut mieux encore que cette renommée de sportman, si légitimement acquise soit-elle, c'est que à peine âgé de vingt-six ans, le capitaine a déjà arraché soixante de ses semblables à la mort.

Son arrivée en Angleterre est vraiment digne d'être rappelée, et elle méritait bien de séduire nos voisins si follement amoureux de tout ce qui est étrange. C'est le 21 octobre, à neuf heures du soir et à 14 kilomètres des côtes d'Irlande que le capitaine Boyton quitta le steamer *Queen* pour gagner le rivage seul, avec l'unique secours de son appareil et malgré une apparence de très mauvais temps.

Cette même nuit, le naufrage de cinquante barques ou navires, la perte corps et biens du steamer *Chusan*, vinrent malheureusement témoigner d'une façon irrécusable de la violence de la tempête. Néanmoins à quatre heures du matin un homme enveloppé d'un vêtement en caoutchouc, couvert d'écume, une longue pagaie à la main, frappait à la porte d'une des cabanes de vigie qui garnissent la côte d'Angleterre.—C'est ainsi que le capitaine Boyton s'introduisit dans le Royaume-Uni.

Le vêtement qu'il porte dans ses excursions nautiques a été inventé par M. Merriman, ingénieur américain. Il est très simple, en apparence, mais ce n'est que par la perfection des détails et la fertilité d'esprit de son inventeur qu'il est devenu pratique. Il est tout entier en caoutchouc vulcanisé et se compose de deux parties: une tunique à manches avec capuchon, et à gants; un pantalon à pieds, cinq chambres à air rendant ce vêtement insubmersible sous un poids de 300 livres: la première se met dans le capuchon et sert d'oreiller pour la tête, la seconde se met sur la poitrine, la troisième sur le dos, les deux dernières sont dans chacune des deux jambières.

Leur avantage ne se borne pas à rendre le nageur insubmersible, elles le préservent des chocs possibles et, chose plus importante encore, elles aident le corps à garder sa température normale: condition capitale, indispensable à remplir pour un long séjour dans l'eau. Un petit sac de caoutchouc contenant aussi une chambre à air qui le rend insubmersible et qui flotte aux côtés du nageur, contient 3 litres d'eau, quinze jours de vivres, quelques pavillons et feux de bengale pour des signaux, une petite lampe, un compas, un revolver, un couteau, des livres et au besoin une fusée de sauvetage. Quand le sac est vide, on peut y renfermer le vêtement, et le tout pèse alors 15 livres.

Avant de tenter la traversée de la Manche le capitaine Boyton a fait une expérience décisive devant la reine d'Angleterre dans le port de Cowes. Il est resté plusieurs heures dans l'eau, et, malgré une houle assez forte, s'est construit un radeau avec des épaves, a fait des signaux, a nagé, lu, enfin, a vécu dans l'eau. Il se propose maintenant de traverser le détroit qui, entre Douvres et Calais, n'a pas moins de 31 kilomètres de large. Tout dépendra du vent et de l'état de la mer. Il a fixé l'heure de son départ de manière à profiter des courants marins, d'abord pour s'éloigner des rives anglaises, ensuite pour être jeté sur les côtes de la France.

Il nous semble probable que le capitaine réussira dans sa tentative, car la Manche est tranquille, et, de plus, soumise à des vents de N. E., qui permettront au voyageur de se servir d'un propulseur ingénieux, composé de deux bâtons attachés aux jambes du nageur, près de la cheville, maintenus verticalement quand le nageur est sur le dos, et reliés entre eux par une petite voile suffisante pour pousser en avant ce bateau vivant.

Le capitaine prétend qu'un homme quelconque muni de son appareil peut rester à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il soit recueilli par un navire ou jeté sur une côte, et que tout homme un peu au fait des choses de la mer peut aller par n'importe quelle mer porter au large une ligne de sauvetage. S'il réussit dans son audacieux voyage d'aujourd'hui, M. Boyton aura prouvé tous ses dires et pourra revendiquer ensuite à juste titre le nom de bienfaiteur de l'humanité.

La *Patrie* nous apporte les informations suivantes sur la traversée effectuée:

Hier, samedi 10 avril, l'intrépide capitaine Boyton, inventeur d'un appareil de sauvetage à l'aide duquel un homme peut se soutenir indéfiniment sur l'eau, devait traverser la Manche.

Son appareil consiste en une tunique, un pantalon à pieds, des gants, une cape percée de trous pour les yeux, le nez et la bouche, le tout en caoutchouc. Il devient flottant avec des chambres à air qu'il peut remplir lui-même à volonté.

Il était suivi de deux bateaux montés par un comité spécial et les représentants de la presse. La distance à franchir est de quarante milles. Une grande partie de la colonie anglaise et américaine à Paris s'était rendue à Boulogne pour assister à son arrivée, qui a eu lieu à 8 h. 15 du soir. M. Boyton est resté plus de dix-sept heures dans l'eau.

Tout Boulogne était sur la jetée, et la réception a été magnifique.

Une seule question paraissait grave à M. Boyton: la question de la direction des courants, courants très rapides dans la Manche, et qui eussent pu entraîner le nageur dans un sens opposé au but qu'il avait en vue. Aussi M. Boyton commença-t-il par prendre à cet égard tous les renseignements nécessaires de M. Méquin, pilote de Boulogne, l'un des hommes les plus compétents en cette matière. D'accord avec M. Méquin, le départ de Douvres fut fixé à trois heures du matin, à cause de la marée.

A l'heure dite, le capitaine se mit à la mer. Il déploya la petite voile dont il était muni et fit bonne route pendant toute la matinée. A midi le calme absolu succéda à la brise. Les côtes d'Angleterre n'étaient plus en vue. Bientôt la mer devint creuse.

Le capitaine plia la voile et poursuivit sa route en se servant uniquement de sa pagaie. Il avait des vivres, mais se contenta de boire quelques grogs et de fumer quelques cigares, détails constatés à l'aide d'une longue-vue par le petit vapeur d'escorte qui se tenait par le travers, ayant à son bord trois médecins, des journalistes et chargé de venir, en cas d'accident, à l'aide de l'intrépide nageur. Il est assez difficile de fixer exactement la distance qu'a dû parcourir ainsi le capitaine Boyton: 25 milles séparent le port de Douvres de celui de Boulogne; mais en réalité Boyton a dû en parcourir de 35 à 40: plus forts que lui, les courants ont naturellement influencé la direction de sa route. Le flot l'a d'abord porté dans l'est, puis le jusant l'a fait redescendre dans le sud-ouest, la marée du soir l'a fait remonter dans le nord-est; en ce moment, le capitaine avait encore cinq à six milles à parcourir pour atteindre la terre, et les courants étaient tels qu'il était impossible de prévoir le temps qu'il mettrait à effectuer cette dernière distance, pourtant bien courte.

A quatre heures du soir, les chaloupes envoyées de Boulogne aperçurent le capitaine essayant d'accélérer sa marche à l'aide de sa voile déployée de nouveau. Trois heures se passèrent dans cet effort. A sept heures et demie, le capitaine, épuisé de fatigue, n'était plus qu'à cinq milles; il voulait encore lutter, mais le courant augmentait de violence: c'est alors que le pilote français et les Anglais exigèrent que Boyton montât à bord et allât à Boulogne, où tout était prêt pour le recevoir. Du reste, la traversée était faite, et le succès complet.

Arrivé à terre, le capitaine a pris un bain chaud et une demi-heure après a pu avaler quelques aliments. Il ne s'est nullement plaint de la fatigue et a déclaré, qu'il n'était monté à bord du steamer, près de Boulogne, que sur les instances de ses amis. Nous avons dit l'accueil enthousiaste et les acclamations qui ont accueilli le jeune et intrépide marin à son arrivée. L'expérience du capitaine Boyton est un grand pas de fait dans le progrès des appareils de sauvetage, et les conséquences qu'elle peut avoir sont incalculables.

Le capitaine Boyton a envoyé, dès son arrivée à Boulogne, le télégramme suivant au général Ponsonby:

Au général Ponsonby, à Osborne, pour Sa Majesté la Reine.

Selon le gracieux désir de Sa Majesté, j'ai l'honneur de vous annoncer le succès de la tentative que j'ai faite de traverser la Manche. Plus de 60 milles en 15 heures. Le bienveillant intérêt que m'a témoigné Sa Majesté a stimulé mon courage dans le long et rude combat que j'ai soutenu pour la cause de la science et de l'humanité.

BOYTON.

La réponse est ainsi conçue:

Au capitaine Boyton, à Boulogne.

La reine a reçu avec beaucoup de plaisir la nouvelle de votre heureuse arrivée à Boulogne et me charge de vous féliciter du succès de votre expédition.

Le général PONSONBY, Osborne.

Le docteur Diver, qui a accompagné le capitaine Boyton pendant sa traversée, a rédigé le rapport médical suivant:

Grand-Hôtel Christol, Boulogne,
11 avril, 1875.

D'après le désir du capitaine Boyton, je l'ai accompagné dans sa traversée de la Manche, de Douvres à Boulogne. A deux heures et demie du matin, samedi, pendant qu'il s'habillait pour le voyage, je l'ai soumis à l'examen. C'est un homme de 5 pieds 10 pouces 1/2 de haut, pesant un peu plus de 150 livres, bien constitué, poitrine large, tempérament un peu lymphatique. Sa respiration était normale; le cœur battait faiblement, le pouls n'avait que 70 pulsations à la minute. Le capitaine souffrait d'une légère indisposition hépathique. La température du corps, prise dans la bouche, était de 97° 7' Fahrenheit. Avant le départ, je lui fis prendre un mélange composé d'une demi-pinte de lait, de trois jaunes d'œufs et d'une cuillerée d'eau-de-vie.

Le capitaine est entré dans l'eau un peu après 3 heures. A 7 heures 40 m., j'allai l'examiner en bateau et je constatai que la température de son corps était de 99°, Fahrenheit, c'est-à-dire de 2 dixièmes plus élevée qu'au départ. Je lui fis prendre un peu du mélange d'œufs que j'avais préparé; mais il trouva à cette potion un goût répugnant et il dit qu'elle le rendrait malade.

Il ne prit rien autre jusqu'à la fin de la traversée, excepté un peu de kirsch et d'eau-de-vie coupée d'eau, à de longs intervalles.

A 9 heures, j'allai de nouveau le voir dans un bateau; il se plaignait de sentir une vive envie de dormir. J'essayai de prendre encore sa température; mais il était un peu irritable, et la constatation ne put être exacte. De temps en temps je m'approchai de lui pendant la traversée, et, à mes questions, il répondait invariablement qu'il allait très bien et que son Etat était meilleur qu'au départ. Je lui donnai dans la journée trois cigares qu'il fuma avec beaucoup de plaisir.

A six heures quinze minutes du soir, il sortit de l'eau, quinze heures après y être entré. Dès qu'il eut retiré son appareil, je l'examinai de nouveau. Il était parfaitement calme et ne semblait pas le moins du monde incommodé.

La respiration était aisée et normale; le pouls était faible et comptait quatre-vingts pulsations: la température du corps était de 97r et quelque chose.

Je l'enveloppai d'une couverture dans sa cabine, où il resta environ une heure; au bout de ce temps il semblait aussi frais et aussi dispos que si rien ne lui fût arrivé. Je crois qu'il aurait pu continuer le même exercice pendant au moins six heures encore.

Il me dit que, sans pagayer, il se sentait capable de douze heures d'exercice de plus, et qu'il pouvait pagayer dix heures durant.

On écrit de Boulogne-sur-Mer, 13 avril, au *Figaro* :

Aujourd'hui, de trois à six heures, s'érie de très intéressantes expériences données par le capitaine Boyton dans le port, en présence des autorités municipales et maritimes. Plus de vingt mille personnes étaient échelonnées sur les deux côtés du port.

Le capitaine Boyton a construit un radeau, s'y est assis, et, abrité par un parasol, a bu, a mangé, a lu son journal.

La foule enthousiaste est allée lui faire une ovation à son hôtel. Il a paru au balcon et a prononcé quelques mots de remerciements en français et a terminé par le cri de "Vive la France!"

La foule lui a répondu par des hurrahs frénétiques.

Voici ce que dit la *France du Nord* :

Plus de trois mille personnes étaient échelonnées sur les quais depuis le bureau des officiers de port jusqu'au pont Marguet.

A trois heures précises, M. Boyton, accompagné de son frère, et porteur de son appareil, quittait l'hôtel Cristol. A trois heures quinze minutes, il descendait l'escalier de pierres situé près de l'aquarium et se mettait à l'eau. S'avançant avec une aisance rare et s'aidant de la pagaie, il arriva bientôt à la hauteur de l'ancienne calle (Coin Menteur). Là, un homme se jeta dans le port tout habillé. En deux ou trois coups d'aviron, le capitaine atteignit l'individu, le souleva et l'assit sur son abdomen, où le passager improvisé se trouva installé comme sur le meilleur fauteuil. Puis, armé de sa pagaie, l'habile nageur reprit, avec son fardeau, le chemin du quai ouest, où il déposa sain et sauf son naufragé.

Ce simulacre de sauvetage eut un grand succès; les applaudissements et les vivats augmentèrent encore dans la foule, quand on vit le capitaine se charger d'un jeune homme qui venait au-devant de lui à la nage, l'installer sur lui-même comme le précédent, et lui faire traverser le port —le tout sans cesser de fumer un cigare qu'il paraissait savourer en connaisseur.

On lit dans l'*Echo* :

Le capitaine Boyton viendra, vers le 10 mai, à Paris. Il veut montrer de près son appareil aux Parisiens. Le capitaine, afin de bien faire comprendre son système à toute la ville, partira, à chaque expérience, de Bercy, et descendra la Seine jusqu'à Saint-Cloud. Ce ne sera pas, comme on voit, un tour de force que le capitaine voudra faire, mais une *exhibition* commode de son invention.

En effet, le nageur sera visible des deux rives; et, de plus, la foule n'aura pas à se porter sur tel ou tel endroit, où il y a toujours encombrement, quand pareille expérience est annoncée. Les Parisiens n'auront qu'à se ranger sur les deux rives, dans toute la longueur du parcours, selon l'arrondissement dans lequel ils habitent. Comme l'heure précise du passage sous les ponts sera fixée, des cent mille personnes pourront s'échelonner sur les quais, et voir à leur aise le capitaine Boyton expérimenter son appareil.

FEUILLETON.

LA CAPE ET L'EPÉE.

PAR AMÉDÉE ACHARD.

SECONDE PARTIE.

LA TOISON D'OR.

XLIV.

LA SOURICIÈRE.

—Sans personne, ni d'un côté, ni de l'autre, s'il vous plaît! reprit Criquetin. Pourquoi pas une compagnie de gendarmes avec une escorte de laquais portant des lanternes et des torches?

—Criquetin a raison; nous irons seuls; après

—Je vous quitterai à l'angle d'un mur que je connais, vous y demeurerez jusqu'à ce que vous entendiez tomber une pierre tout auprès de vous.... Tâtez la muraille alors.... Vous y rencontrerez une corde à nœuds qui vous aidera à grimper.... Un homme sera de l'autre côté du mur pour vous attendre et vous conduire au pavillon d'une personne que tous ceux qui la servent estiment et adorent.

Hugues eût volontiers embrassé Criquetin. Il regarda par la fenêtre. L'ombre s'épaississait.

—Est-ce le moment? fit-il en mettant la main sur un manteau.

—Encore un peu de temps.... il faut qu'il fasse assez noir pour qu'un chat ne puisse distinguer une souris d'un perroquet. Trop de précautions ne sauraient nuire.

Pour abréger l'attente qui lui était imposée, Montestruc se mit à songer aux charmantes choses que lui dirait Orphise, et déjà il se préparait à ne rien négliger pour l'arracher à sa prison, fallût-il y porter le feu.

—En route! cria tout à coup Criquetin, qui venait de soulever un rideau de la fenêtre.

Jamais Hugues ne trouva parole plus douce et voix plus harmonieuse. Il se leva et fut sur les talons du laquais en une minute, l'épée au flanc, et le visage caché par les plis d'un grand manteau.

—En cas d'accident, battez en retraite de ce côté-ci! lui coula Coquelicot à l'oreille.

La nuit était sombre comme le fond d'un abîme; on n'y voyait plus à quatre ou cinq pas de distance. La pluie avait cessé, mais les grandes nuées épaisses qui couraient dans le ciel en cachaient toutes les étoiles sous l'opacité de leur rideau. Criquetin, qui se dirigeait dans cette obscurité comme s'il eût eu des prunelles de feu, eut bientôt fait d'atteindre le pied de la longue muraille qui tournait autour des jardins de l'abbaye, et gagna l'angle qu'il avait indiqué à M. de Montestruc.

—Nous y voici, dit-il; maintenant ne bougez plus.... j'espère ne pas vous faire attendre trop longtemps.

Criquetin s'éloigna, et Hugues resta seul dans son coin.

S'il avait mis une attention soutenue à regarder autour de lui quand il avait quitté l'hôtellerie des *Trois Pigeons*, peut-être eût-il remarqué qu'un homme marchait dans l'ombre sur ses pas et ne le perdait jamais de vue, comme s'il avait eu à sa disposition le sens et le flair d'un chien de chasse. Quand cet homme qui agissait avec la prudence silencieuse d'un félin en quête d'une proie fut bien assuré que le Gascon restait immobile à la place où il s'était arrêté, il s'établit derrière le tronc d'un arbre d'où il pouvait tout voir sans être découvert.

En ce moment une lueur se fit dans la nuit. Un coup de vent déchira le voile épais des nuages, et des étoiles parurent, qui rendirent moins sombre l'obscurité.

Quelques minutes se passèrent dans un profond silence, puis le bruit d'une pierre tombant sur des cailloux se fit entendre. L'homme qui était aux aguets pencha la tête en avant et vit confusément Montestruc se hisser le long du mur, en atteindre le faîte et disparaître de l'autre côté.

—Oh! oh! fit-il.

Soudain, en prenant mille précautions, il rampa vers la partie du mur où Montestruc n'était plus en sentinelle, en tâta la surface avec soin et rencontra sous sa main une corde à nœuds qui n'avait point encore été retirée.

—Bien! dit-il, le loup est dans la bergerie; il n'en sortira que muselé.

Sans plus attendre, il se dirigea vers la dernière maison d'un hameau qu'on voyait à quelque distance de l'abbaye, frappa trois coups sur le contre-vent d'une fenêtre d'où filtrait un rayon de lumière; une porte s'ouvrit et Carpillo apparut dans la clarté d'une salle basse.

—Qu'y a-t-il? demanda l'agent de Mme la comtesse de Soissons.

—Il y a que l'homme que nous surveillons vient de pénétrer par escalade dans les jardins de l'abbaye, à l'endroit où ils font une saillie brusque en face du pavillon habité par Mlle de Montluçon. Le laquais qui accompagnait M. de Montestruc et qui avait pris sa course du côté de la porte d'entrée, lui a jeté une corde à nœuds qui a permis à celui-ci de franchir le mur d'enceinte. Je suis venu vous avertir sans perdre une minute.

—Et tu as bien fait, mon vieux Sanguinetti.... Il y a [illegible] inspiration sous roche, un [illegible] peut-être un enlèvement.... [illegible] aurai l'œil!

Carpillo [illegible] un groupe de quatre ou cinq [illegible] qui battaient les cartes autour d'une table.

—Vous [illegible] braves, ce que je vous ai dit [illegible] sur la recommandation du capitaine d'Arpaillières, il y a quelques jours?

—Parfaitement! [illegible] l'un des joueurs en se levant, vous avez dit: Si quelqu'un d'entre vous a envie de gagner cent pistoles [illegible] comme un cavalier que je connais, qu'il apprête son bras et son épée. [illegible]: Je suis prêt! Et me voilà.

—Si même il fallait jouer ta vie cette nuit?

—Sur-le-champ, si cela vous plaît!

—Bon! c'est dit, et puisque tu as la rapière au flanc, mon bon Dietrich, moi, j'ai l'or dans ma poche.

Il plongea la main et la retira pleine de pistoles.

—Elles sont à toi si tu exécutes mes instructions à la lettre.... Si maladroitement tu meurs, cette somme servira à faire dire des messes pour le repos de ton âme.... Ecoute-moi bien à présent. Tu vas t'embusquer dans l'épaisseur d'un bouquet d'arbres qui n'est qu'à vingt pas du mur dont parle Sanguinetti.... Si un homme saute à bas de ce mur, tire ta rapière et fond sur lui en appelant à l'aide; nous serons sur toi en un moment. Mais défends-toi ferme! l'homme est brave et il a la main solide!

—Pardieu! je ne suis pas manchot! fit Dietrich en retroussant les manches de sa veste qui laissaient voir un assemblage noueux de veines, de muscles et de tendons en saillie tordus autour d'un poignet robuste. Et puis on ne gagne pas cent pistoles sans risquer quelque chose!

—Les braves qui seront en surveillance le long des jardins, çà et là, parce que je ne veux pas que notre homme s'échappe d'un côté tandis que tu l'attendras de l'autre, arriveront l'épée au poing, et mort ou vif, nous l'aurons.

La bande se leva, vidant le fond des verres et avalant d'un trait ce qui restait au fond des bouteilles.

—Un mot encore, dit Carpillo, on m'a fortement recommandé d'avoir ce gaillard-là plutôt vif que mort.... Je ne sais pas pourquoi, par exemple....

—Un caprice! murmura Dietrich.

—Et ridicule, ajouta Sanguinetti.

—Donc ne le tuons pas trop, voulez-vous?

Ce Dietrich, qui était Suisse de naissance et homme de précaution, passa le doigt sur le fil de sa lame, en toucha la pointe, et satisfait de cet examen, sortit le premier. Il arriva bientôt au bouquet d'arbres que Carpillo lui avait assigné pour poste d'observation, et après s'être assuré que la corde à nœuds était toujours à sa place, ce qui pouvait faire supposer que personne encore n'était sorti des jardins, il se blottit dans l'ombre projetée au loin par le massif d'arbres. Tout était silence autour de lui.

A peine M. de Montestruc avait-il touché la terre de l'autre côté du mur qu'une main s'empara de la sienne. Il reconnut Criquetin et le suivit sans parler au travers d'un dédale de charmilles et de quinconces jusqu'à la porte d'un pavillon qui s'entr'ouvrit sans bruit.

—Est-ce vous? dit une voix qui tremblait un peu.

Hugues fit un pas et se trouva en présence de Mlle de Montluçon qui l'entraîna dans une petite pièce où, malgré la résolution de son caractère et son grand courage, elle tomba à demi pâmée dans un fauteuil. Hugues fut à ses pieds en un instant. Les baisers dont il couvrait ses mains l'eurent presque aussitôt ranimée.

—Hugues! cher Hugues! murmura-t-elle, j'étais bien sûr que vous ne m'abandonneriez pas!

—Moi! Et que me fait ma vie si vous ne la partagiez point!

Les premières minutes furent données aux protestations d'une tendresse mutuelle, à des serments d'inviolable amour, à des aveux qui avaient le même charme pour la bouche qui les répétait que pour l'oreille qui les entendait. Puis, cette émotion un peu calmée, Hugues voulut être mis au courant des circonstances qui avaient déterminé l'entrée de Mlle de Montluçon dans l'abbaye de Chelles.

Elle lui raconta, tout dans le plus grand détail, et les assiduités respectueuses de M. de Chivry, et l'ordre du roi, et sa résistance, et la signification qui lui avait été faite de s'enfermer dans une retraite absolue si elle n'obéissait pas.

—Et c'est parce que je vous aime que je suis ici, dit-elle en finissant.

—Mais je vous en tirerai, chère âme, et dès demain je vous....

—Un enlèvement, n'est-ce pas? toujours votre projet, celui dont chacune de vos lettres me parlait?

—Et pourquoi non? J'ai bien réfléchi, allez! n'est-ce pas le moyen le plus sûr de nous réunir pour toujours?.... Un prêtre bénira notre union, et, comtesse de Chargepal, vous serez libre.... Cette pensée que vous êtes en prison à cause de moi, Hugues de Montestruc, me désespère, elle m'est odieuse, elle pèse à mon cœur.... Cédez à ma prière! On agit par la violence contre vous, pourquoi n'agirions-nous pas par la ruse contre tous?

—Jamais!.... Mon père a tout souffert pour laisser à sa fille unique un nom sans tache.... je veux le conserver intact.... Si le roi oublie ce qu'il doit à la mémoire de ce père vénéré, je ne dois pas oublier, moi sa sujette, ce que je dois au roi.

—Mais alors, qu'attendez-vous de moi?

—Le reconfort de savoir que vous m'aimez et que vous me serez fidèle jusqu'à la mort; j'y puiserai la force de résister à toutes les obsessions.... puis encore le soin de plaider ma cause.... Je suis entrée ici la tête haute, j'en veux sortir de même.

Hugues étouffa un soupir, puis se remettant:

—Puisque vous ne consentez pas à me suivre, dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Je suis prêt à vous obéir aveuglément. Faut-il parler au roi?

—Oui, peut-être, mais pas vous.

—Et qui alors?

—Mlle de la Vallière.... Elle a tout crédit sur son esprit.... Elle est bonne, je le sais, elle a, malgré la faveur qui l'entoure, conservé un cœur tendre accessible à la pitié.... En toute occasion elle m'a témoigné un intérêt bienveillant.... Si je puis être sauvée, c'est par elle que je le serai.

—Eh bien! je parlerai à Mlle de la Vallière.

—Au moment où un ordre du roi m'a enlevée de Paris, elle-même, dit-on, venait de quitter la cour pour une de ces retraites dont elle a l'habitude.... C'est une circonstance qui vous permettra de l'aborder plus facilement....

—Elle a aimé, elle aime encore.... En lui parlant le langage d'un cœur où l'amour règne en maître, je suis sûr qu'elle consentira à m'entendre....

Sans attendre la réponse d'Orphise, Hugues se mit devant une table et écrivit à Mlle de la Vallière une lettre toute débordante de passion et de tendresse. Elle se terminait par ces mots:

"Donnez une heure à un malheureux que le désespoir déchire et qui mourra, si vous ne lui accordez la faveur d'épancher à vos pieds l'expression ardente et sincère de l'amour dont son cœur est plein...."

Quand il eut terminé, glissant le papier dans sa poche:

—Où qu'elle soit, demain, Mlle de la Vallière aura cette lettre, reprit-il.

—Si vous ne réussissez pas à l'intéresser à notre cause, à la grâce de Dieu!.... Le don de ma main n'ira jamais sans celui de mon cœur, mais je ne le donnerai pas non plus sans l'assentiment de celui qui a sur moi une double autorité, celle du souverain et celle de mon père qu'il représente.

Hugues eût préféré certainement un bon enlèvement qui eût coupé court à toutes les obsessions d'un autre amour, mais il avait l'âme assez élevée pour comprendre la délicatesse des sentiments que lui exprimait Mlle de Montluçon. Il se soumit donc.

—Il sera fait comme vous le voulez, dit-il, mais quoi qu'il arrive, sachez que jusqu'à mon dernier souffle, je suis à vous tout entier.

Il fallut se séparer enfin. Que de choses encore n'avait-il pas à lui dire avant d'abandonner cette main qu'il avait prise et qu'elle lui laissait, et qu'il éprouvait de peine à repasser cette porte qui s'était ouverte pour lui! Hugues disparut enfin derrière Criquetin qui le pressait de le suivre et de nouveau il s'enfonça sous les ombrages du jardin. Ils arrivèrent sans encombre à la place où les empreintes de deux pieds enfoncés dans l'herbe molle se voyaient au pied du mur; une petite échelle ramassée dans un hangar voisin permit à Hugues de grimper sur le faîte; la corde y était encore attachée aux branches d'un gros lierre, il s'y suspendit et bientôt toucha le sol de l'autre côté.

—M'y voici! cria-t-il.

Criquetin ramena la corde à lui et disparut. Hugues prit sa course dans la direction de l'auberge, où il avait laissé Coquelicot et l'Anguillet, mais à peine avait-il fait dix pas qu'un homme se dressa devant lui, brusquement, et la rapière au poing, lui cria:

—Rendez-vous!

Hugues fit un saut de côté et, tirant son épée, riposta par une attaque.

—A moi! cria l'homme à la rapière.

(*A continuer.*)

ETAT DE LA
Banque Nationale Mutuelle
DE LA
NOUVELLE-ORLEANS,
A la clôture des affaires, le 9 Janvier 1875.

ACTIF:

Prêts et escomptes	[illegible]
Bons des Etats-Unis	[illegible]
Primes sur Bons des Etats-Unis et sur or	[illegible]
Diverses actions	[illegible]
Dû par Banques et Banquiers	[illegible]
Propriétés foncières, meubles et installations	[illegible]
Dépenses courantes	[illegible]
Billets du Trésor (Legal Tender)	[illegible]
Billets de Banques Nationales	[illegible]
Or	[illegible]
Chèques sur banques locales payables en currency	[illegible]

PASSIF:

Capital payé	[illegible]
Surplus	[illegible]
Circulation	[illegible]
Dépôts	[illegible]
[illegible]	[illegible]

VAPEURS.

Le Lac.
ARRANGEMENT D'HIVER.
[illegible]
CAMELIA.
[illegible]
C. M. SORIA, Agent,
Au No [illegible] de la rue de l'Union.

Excursion régulière du Dimanche.
Pour Mandeville, Louisbourg et Madisonville.
[illegible]
CAMELIA,
Capitaine [illegible]
commencera ses excursions régulières du Dimanche,
DIMANCHE PROCHAIN, [illegible]
Il quittera l'extrémité du chemin de fer, au Lac, à l'arrivée du train de [illegible] heures du matin et sera de retour le soir du même jour à temps pour prendre le convoi de sept heures du soir pour la ville.
Prix: $1, aller et retour.
Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA, Agent,
Au No [illegible] de la rue de l'Union.

Vicksburg.
Départ régulier tous les SAMEDIS, [illegible]
[illegible]
HITE & CARLIN, [illegible]

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore [illegible]
Jour de départ, tous les samedis, [illegible]
NOUVEAU BART-ABLE
R. SINNOTT, capitaine; [illegible] C. HAMILTON, [illegible]
N. M. CARTER, [illegible] rue du Camp.
HITE & CARLIN, [illegible] rue Tchoupitoulas.
BRITTON & EPPLER, [illegible] rue Commune.
ADAMS & WORK, [illegible]

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Mercredis [illegible]
Pour Washington, [illegible]
St. MARY.
W. Burton, capitaine.
A. P. Trousdale, commis.
[illegible]
BRITTON & EPPLER,
[illegible]

POUR LES OPELOUSAS.
Départ, tous les Samedis, à [illegible]
[illegible]
FLETA.
C. C. Pickett, capitaine.
[illegible]
HITE & CARLIN, [illegible]
LOW & McPEAKE, [illegible]

Paquebot de la Nlle-Orléans, de la Pointe, de Baton Rouge et des débarcadères de [illegible]
DEPART tous les LUNDIS [illegible]
[illegible] VENDREDI, [illegible]
B. L. HODGE.
Capitaine F. Mc. [illegible] — Commis, [illegible]
Retour—tous les DIMANCHES et MERCREDIS soir.
E. O. MELANÇON, [illegible]

Paquebot de la Côte et de Lafourche, jusqu'à Thibodauxville.
[illegible]
HENRY TETE,
Capitaine J. F. [illegible]
[illegible]

Pour la Côte [illegible]
MARY IDA.
Capitaine J. A. [illegible]
Partira de la Nouvelle-Orléans, tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS [illegible]
VENDREDIS et DIMANCHES [illegible]
W. J. COMAUX, [illegible]

Paquebot de la Côte et de Cottage Point.
Trois fois la semaine.
LE steamer
WAVENOCK,
THEODULE ELFERT, Capitaine.
[illegible]

RAPPORT SUR L'ETAT DE LA
Banque Nationale Mutuelle de la Nlle-Orléans,
[illegible]
RESSOURCES.
[illegible]

Banque Nationale de l'Union,
A LA
NOUVELLE-ORLEANS
DANS L'ETAT DE LA LOUISIANE
A la clôture des affaires le
JEUDI 31 JANVIER 1875.
RESSOURCES.
[illegible]

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE.
PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.
[illegible]

STEAMERS DU HAVRE
[illegible]

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord.
[illegible]

Steamers de la ligne White Star.
[illegible]

STEAMERS—STATE LINE.
[illegible]

Pour New York directement.
[illegible]

POUR VERA CRUZ.
[illegible]
CITY OF MEXICO
CITY OF MERIDA
CITY OF HAVANA
[illegible]

Philadelphie via la Havane.
[illegible]

AUX MAITRES DE POSTE.
[illegible]

CHEMINS DE FER.
THE MOBILE LINE.
[illegible]

Chemin de Fer Pennsylvania.
[illegible]

ETAT DE SITUATION
Germania National Bank
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]

ASSURANCES.
COMPAGNIE D'ASSURANCE
[illegible]

ASSURANCES.
Compagnie d'Assurance Mutuelle du Sud.
[illegible]
FACTORS' AND TRADERS' Insurance Company.
[illegible]
Mutual Aid and Benevolent Life Insurance
[illegible]

ASSURANCES.
Compagnie d'Assurance Mutuelle
— DES —
[illegible] de la Nlle-Orléans,
No. [illegible] DU CANAL.
[illegible]
Compagnie d'Assurance Mutuelle de [illegible]
[illegible]
Avis aux Contribuables.
[illegible]
Notice to the [illegible] & Taxpayers.
[illegible]
JOHN T. DUFOUR